

A. M. HOMES

Puissions-nous
être pardonnés

roman traduit de l'américain
par Yoann Gentric

ACTES SUD

Pour Claudia, à qui je dois tant de remerciements.

“Pussions-nous être pardonnés”, une incantation, une prière, l’espoir de parvenir à me tirer vivant de cette affaire. Vous est-il déjà arrivé de vous dire – je le fais exprès, je déconne et je ne sais pas pourquoi.

Vous voulez la recette du désastre ?

Le signe annonciateur : Thanksgiving chez eux l’an dernier. Deux ou trois dizaines de personnes installées à des tables allant de la salle à manger jusque dans le salon pour s’arrêter brusquement devant le banc de piano. Il trônait au bout de la grande table, occupé à déloger de la dinde coincée entre ses dents, à parler de lui-même. Je l’observais tout en faisant des allées et venues entre la salle à manger et la cuisine pour débarrasser les assiettes – le bout des doigts trempant dans une glu innommable – confiture de canneberges, patates douces, un oignon blanc froid, déchets de viande. À chaque trajet, je le haïssais un peu plus. Tous les péchés de notre enfance, à commencer par sa naissance, sont remontés à la surface. Il est venu au monde quand j’avais onze mois, d’abord mal en point, pas assez d’oxygène en chemin, et on lui a accordé bien trop d’attention. Après ça, j’avais beau m’efforcer de lui expliquer régulièrement à quel point il était affreux, il se comportait comme s’il se prenait pour un don des dieux. Ils l’ont baptisé George. Géo, il aimait qu’on l’appelle, comme si c’était cool, scientifique, mathématique, analytique. Moi, je l’appelais Géode – comme de la roche sédimentaire. Son assurance surnaturelle, la divine arrogance de sa tête tachetée de toupets blonds

attiraient l'attention des autres, leur donnaient l'impression qu'il savait quelque chose. Les gens sollicitaient son opinion, sa participation, sensibles à un charme qui m'a toujours échappé. Lorsque nous avons atteint respectivement dix et onze ans, il était plus grand que moi, mieux bâti, plus fort. "T'es sûr que c'est pas le fils du boucher?" plaisantait mon père. Et personne ne riait.

Je rapportais des assiettes et des plats lourds, des cocottes encroûtées des vestiges du dîner, et personne ne remarquait qu'il y avait besoin d'aide – ni George, ni ses deux enfants, ni ses amis grotesques, ses employés, en fait, notamment une miss météo et une brochette de présentateurs et présentatrices longilignes au maintien raide et aux cheveux laqués façon Ken et Barbie, ni mon épouse sino-américaine, Claire, qui détestait la dinde et ne manquait jamais une occasion de nous rappeler que, dans sa famille, les repas de fête se composaient de canard laqué et de riz gluant. La femme de George, Jane, avait passé la journée sur le pont, à faire la cuisine et le ménage, à servir, et la voilà qui raclait maintenant des assiettes pleines de jus et d'os au-dessus d'une poubelle gigantesque.

Jane décapait la vaisselle, empilant les plats sales les uns sur les autres et plongeant l'argenterie visqueuse dans un évier rempli d'eau savonneuse, fumante. Jetant un œil vers moi, elle a passé le dos de sa main sur son front pour dégager ses cheveux et m'a souri. Je suis reparti pour un tour.

J'ai regardé leurs enfants et les ai imaginés habillés en Pères pèlerins, des chaussures noires à boucle aux pieds, accomplissant des corvées d'enfants de Pères pèlerins, transportant des seaux de lait comme des bœufs humains. Nathaniel, douze ans, et Ashley, onze, étaient assis comme deux gros tas, voûtés, ou plutôt recroquevillés, comme si on les avait versés dans leur chaise, vraiment amorphes, les yeux rivés à leurs petits écrans, leurs seuls pouces en mouvement – l'une occupée à envoyer des SMS à des amis que personne n'avait jamais vus, l'autre à éliminer des terroristes numériques. Ce qui caractérisait ces enfants était leur absence, leur absence de personnalité, leur absence de présence, et, sauf pendant les vacances, leur absence de la maison. Ils avaient été envoyés en pension à un âge que d'autres auraient peut-être jugé trop précoce, mais dont Jane avait un jour confessé qu'il était dicté

par une forme de nécessité – elle avait fait allusion à des problèmes d'apprentissage non précisés, à des difficultés d'épanouissement, et avait subtilement insinué que les sautes d'humeur de George, imprévisibles, rendaient la vie à la maison tout sauf idéale.

En arrière-fond, deux télése se disputaient bruyamment l'attention de personne – l'une diffusant un match de football américain et l'autre le film *Monsieur Joe*.

“La chaîne, c'est toute ma vie, dit George. Je suis le président des divertissements. Aux aguets vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.”

Il y a une télé dans chaque pièce ; le fait est que George ne supporte pas d'être seul, même aux toilettes.

Apparemment, il ne supporte pas non plus de vivre sans une constante confirmation de sa réussite. Sa bonne douzaine d'Emmy Awards a fini par suinter de son bureau pour se répandre un peu partout dans la maison, en compagnie de divers autres prix et mentions en cristal taillé qui, tous, célèbrent l'aptitude de George à analyser la culture populaire, à nous restituer ce que nous sommes – non sans une pincée de dérision, sous le format connu de la sitcom d'une demi-heure ou du magazine d'information.

Le plateau de dinde était au centre de la table. J'ai tendu le bras par-dessus l'épaule de ma femme et l'ai soulevé – il était lourd, chancelant. Je me suis adjuré de rester fort et suis parvenu à accomplir ma mission tout en gardant une cocotte de choux de Bruxelles au bacon en équilibre au creux de mon autre bras.

La dinde, une “volaille patrimoine” – ne me demandez pas ce que ça veut dire –, avait été massée, détendue, frottée aux herbes, enfin soumise, persuadée qu'il n'était pas si terrible de se faire décapiter, de se faire fourrer le cul de croûtons et de canneberges à la faveur d'un rite annuel. La volaille avait grandi avec un but en tête, en ayant toujours su quand viendrait son heure.

J'étais debout dans leur cuisine à gratter la carcasse tandis que Jane faisait la vaisselle, des gants bleu clair aux mains, les avant-bras plongés dans l'eau mousseuse. J'avais les doigts bien au fond de l'animal, du corps caverneux encore chaud dans lequel était tassé le meilleur de la farce. Je piochais du bout des doigts et portais la farce à ma bouche. Elle m'a regardé – moi et mes lèvres

grasses, mes doigts recourbés dans ce qui aurait été le point G de la dinde si elle en avait eu un –, elle a sorti les mains de l'eau et elle s'est approchée pour me coller un baiser. Pas amical. Non, un baiser sérieux, humide et lourd de désir. Aussi terrifiant qu'inattendu. Elle m'a embrassé, puis elle a retiré ses gants de caoutchouc et elle est sortie. Je me tenais au plan de travail, m'y cramponnais de mes doigts gras. Fort.

Le dessert était servi. Jane a demandé si quelqu'un voulait du café et elle a regagné la cuisine. Je l'ai suivie comme un petit chien, j'en voulais plus.

Elle m'a ignoré.

“Tu m'ignores?” ai-je demandé.

Elle n'a rien dit puis m'a tendu le café. “Peux-tu me laisser un petit plaisir, un petit quelque chose rien que pour moi?” Elle a marqué une pause. “Lait, sucre?”

De Thanksgiving au Nouvel An en passant par Noël, je n'ai plus pensé qu'à George en train de baiser Jane. George sur elle, ou, pour une grande occasion, George au-dessous d'elle, et une fois, fantastique, George la prenant par-derrière – les yeux rivés à la télévision fixée au mur – les gros titres défilant au bas de l'écran. Je ne pouvais plus m'en empêcher. J'étais persuadé que, malgré ses attraits, sa pléthore de réussites professionnelles, George n'était pas très bon au lit, et que tout ce qu'il savait du sexe, il l'avait appris dans les pages d'un magazine parcouru en catimini en faisant caca. Je pensais à mon frère en train de baiser sa femme – sans cesse. Chaque fois que je voyais Jane, je bandais. Je portais des pantalons à plis amples et deux caleçons pour contenir ce traître enthousiasme. Ce qui me donnait du volume et, je le craignais, l'air d'avoir pris du poids.

Il est presque huit heures, un soir de la fin février, lorsque Jane téléphone. Claire est encore au bureau ; elle est toujours au bureau. Un autre homme penserait que sa femme le trompe ; je pense simplement que Claire est intelligente.

“J'ai besoin de ton aide, dit Jane.

— Ne t'inquiète pas", dis-je, avant même de savoir de quoi il retourne. Je l'imagine en train d'appeler du téléphone de la cuisine, le long cordon bouclé enroulé autour de son corps.

"Il est au commissariat."

Je regarde l'horizon new-yorkais ; notre immeuble est laid, de la brique blanche d'après-guerre, terne, mais nous sommes en hauteur, les fenêtres sont vastes et il y a une petite terrasse où, jadis, nous mangions nos tartines grillées. "A-t-il fait quelque chose de mal ?

— Apparemment, dit-elle. Ils veulent que j'aille le chercher. Tu peux le faire ? Tu peux aller chercher ton frère ?

— Ne t'inquiète pas", dis-je, me répétant.

Quelques minutes plus tard, je quitte Manhattan pour le hameau du comté de Westchester où George et Jane ont élu domicile. J'appelle Claire de la voiture, tombe sur son répondeur. "Il y a je ne sais quel problème avec George, je dois aller le chercher et le ramener chez eux. J'ai dîné – je t'ai laissé une part dans le frigo. Appelle-moi plus tard."

Une bagarre. Sur le chemin du commissariat, c'est ce qui me vient à l'esprit. George a cette propension : une espèce de réactivité atomique qui sommeille en lui jusqu'au moment où quelque chose l'amorce et où il explose, renverse une table, fiche son poing dans le mur, ou... Plus d'une fois, j'ai été le destinataire de ses frustrations, balle de baseball dans le dos, coup dans les reins qui vous met à genoux, et une bourrade qui m'envoya valser à travers une porte vitrée, dans la cuisine de ma grand-mère, un jour où George voulut m'empêcher de prendre le dernier brownie. J'imagine qu'il est sorti boire un verre après le travail et qu'il s'est mis quelqu'un à dos.

Trente-trois minutes plus tard, je me gare devant le petit commissariat de banlieue, une boîte à gâteaux blanche années 1970. On y trouve un calendrier de filles à grosse poitrine qui n'a probablement pas sa place dans un commissariat, un bocal de berlin-gots, deux bureaux en fer qui font un bruit d'accident de voiture

quand, par mégarde, on donne un coup de pied dedans, ce que je fais, renversant une bouteille de Dr Pepper light vide. “Je suis le frère de l’homme dont vous avez appelé la femme, dis-je pour m’annoncer. Je suis là pour George Silver.

— Vous êtes le frère?

— Oui.

— Nous avons appelé sa femme, elle vient le chercher.

— Elle m’a appelé, je suis là pour le ramener.

— On a voulu l’emmener à l’hôpital, mais il a refusé ; il n’arrêtait pas de dire qu’il était dangereux et qu’on n’avait qu’à l’emmener « au trou », l’enfermer et basta. Personnellement, je pense qu’il a besoin de voir un médecin – on ne sort pas indemne de ce genre de truc.

— Donc il s’est battu?

— Il a eu un accident, grave. Il n’avait pas l’air d’avoir bu, l’éthylotest était négatif et il a accepté le test urinaire, mais il devrait vraiment voir un médecin.

— Était-il en tort?

— Il a grillé un feu, télescopé un monospace, le mari est mort sur le coup, la femme était en vie à l’arrivée des secours – sur la banquette arrière, à côté du petit qui a survécu. Il a fallu la désincarcarer, elle est décédée quand on l’a sortie.

— Ses jambes sont tombées de la voiture, crie quelqu’un du fond d’un bureau.

— L’état du petit est satisfaisant. Il va s’en sortir, dit le plus jeune des policiers. Votre frère est à l’arrière, je vais le chercher.

— Fait-il l’objet de poursuites?

— Pas pour le moment. Il y aura une enquête approfondie. Les agents présents sur les lieux ont noté qu’il avait l’air désorienté. Ramenez-le à la maison et trouvez-lui un docteur et un avocat – ces choses-là peuvent vite s’envenimer.

— Il ne veut pas sortir, dit le plus jeune des policiers.

— Dis-lui qu’on n’a pas de place pour lui, répond le plus âgé. Dis-lui que les vrais criminels vont arriver, et que s’il ne sort pas de là tout de suite, ils vont lui bourrer le pot pendant la nuit.”

George sort, débraillé. “Qu’est-ce que tu fais là? me demande-t-il.

— Jane m’a appelé, d’ailleurs tu avais la voiture.

— Elle aurait pu prendre un taxi.

— Il est tard.”

Je conduis George vers le petit parking et dans la nuit, me sentant obligé de le tenir par le bras, de le guider par le coude – sans trop savoir si je suis en train de l’empêcher de s’enfuir ou de lui servir d’appui. Quoi qu’il en soit, il ne se dégage pas, il se laisse faire.

“Où est Jane ?

— À la maison.

— Est-ce qu’elle sait ?”

Je secoue la tête.

“C’était affreux. Y avait un feu.

— Tu l’as vu ?

— Je crois, peut-être, mais c’était comme si ça ne voulait rien dire.

— Comme s’il ne s’appliquait pas à toi ?

— Comme si je ne savais pas.” Il monte dans la voiture. “Où est Jane ? redemande-t-il.

— À la maison, dis-je de nouveau. Mets ta ceinture.”

Quand je me gare dans l’allée, les phares traversent la maison et surprennent Jane dans la cuisine, une cafetière à la main.

“Tu vas bien ? demande-t-elle lorsque nous entrons.

— Comment veux-tu que j’aie bien ?” dit George. Il vide ses poches sur le plan de travail. Il enlève ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon, son boxer, sa veste, sa chemise, son maillot de corps, et bourre le tout dans la poubelle de la cuisine.

“Tu veux du café ?” demande Jane.

Nu, George reste un instant la tête penchée, comme s’il entendait quelque chose.

“Café ?” redemande-t-elle, brandissant la verseuse.

Il ne répond pas. Il sort de la cuisine, traverse la salle à manger et se rend dans le salon, où il s’assied dans le noir – nu dans un fauteuil.

“Il s’est battu ? demande Jane.

— Accident de voiture. Tu ferais bien d’appeler ton assureur et ton avocat. Vous avez un avocat ?

— George, on a un avocat?

— J'ai besoin d'un avocat? demande-t-il. Si oui, appelle Rutkowsky.

— Quelque chose ne tourne pas rond, dit Jane.

— Il a tué des gens.”

Il y a un silence.

Elle sert une tasse de café et l'apporte à George dans le salon, ainsi qu'un torchon pour lui couvrir les parties génitales, comme elle lui mettrait une serviette sur les genoux.

Le téléphone sonne.

“Ne réponds pas, dit George.

— Allô? dit-elle. Désolée, il n'est pas là pour le moment, puis-je prendre un message?” Jane écoute. “Oui, je vous entends, parfaitement clair, dit-elle avant de raccrocher. Tu veux boire quelque chose? demande-t-elle à personne en particulier avant de se servir elle-même.

— C'était qui? dis-je.

— Un ami de la famille”, répond-elle, et à l'évidence elle parle de la famille qui a été tuée.

Pendant un long moment, il reste assis dans le fauteuil, le torchon lui protégeant les parties, la tasse de café délicatement posée dans son giron. Au-dessous de lui, une flaque se forme.

“George, l'implore Jane lorsqu'elle entend ce qui ressemble à un ruissellement, tu es en train d'avoir un accident.”

Tessie, la vieille chienne, se lève de son coussin, s'approche et renifle la flaque.

Jane se précipite dans la cuisine et en revient munie d'un tampon d'essuie-tout. “Ça va ronger le vernis du parquet”, dit-elle.

Pendant tout ce temps, George est sans expression, vide comme la mue laissée par un reptile. Jane reprend la tasse de café et me la tend. Elle ôte le torchon humide des genoux de George, l'aide à se lever puis lui essuie les fesses et l'arrière des jambes avec l'essuie-tout. “Je vais t'aider à monter.”

Je les regarde gravir l'escalier. Je vois le corps de mon frère, flasque, son ventre qui tombe légèrement, les os de ses hanches, son bassin, ses fesses plates – le tout si blanc qu'il a l'air de briller

dans le noir. À mesure qu'ils montent, je vois sous ses fesses, calées entre ses jambes, ses roubignoles tombantes, rose violacé, se balancer comme un vieux lion.

Je m'assieds sur leur canapé. Où est ma femme? Claire n'est-elle pas curieuse de savoir ce qui s'est passé? Ne se demande-t-elle pas pourquoi je ne suis pas rentré?

Le salon sent l'urine. Les essuie-tout imbibés gisent sur le sol. Jane ne revient pas nettoyer le pipi. Je m'en charge puis me rassieds sur le canapé.

Dans l'obscurité, je fixe un vieux masque en bois à chevelure de chanvre paré d'une plume et de perles tribales. Je fixe ce visage étranger que Nate a rapporté d'un voyage scolaire en Afrique du Sud et il a l'air de me fixer à son tour, comme habitué, semblant vouloir dire quelque chose – me narguant par son silence.

Je hais ce salon. Je hais cette maison. Je veux rentrer chez moi.

J'envoie un SMS à Claire pour lui expliquer ce qui s'est passé. Elle répond : "J'ai profité de ton absence pour rester au bureau ; tu devrais peut-être passer la nuit là-bas au cas où les choses empireraient."

J'accomplis mon devoir et dors sur le canapé, les épaules couvertes d'un petit plaid malodorant. Tessie, la chienne, se joint à moi, me réchauffant les pieds.

Le lendemain matin, il y a des coups de téléphone pressés et des conversations à voix basse ; le fax expectore une copie du constat d'accident. Nous allons emmener George à l'hôpital et ils chercheront quelque chose, une explication invisible qui l'exonérera de toute responsabilité.

"C'est moi qui deviens sourd ou qu'est-ce qui se passe, bordel? veut savoir George.

— George, dit Jane distinctement. Nous devons aller à l'hôpital. Fais ton sac."

Il s'exécute.

Je les y conduis. George monte à côté de moi, vêtu d'un pantalon en velours élimé, d'une chemise de flanelle qu'il a depuis quinze ans. Son rasage est irrégulier.

Je surveille ma conduite, inquiet que son humeur obligeante ne change, qu'il ait un flash-back, explose et essaie de s'emparer du volant. Les ceintures sont bonnes, elles découragent les mouvements brusques.

“Simon le Simplet, fort alléché, s'en allait au marché. « Belle tarte, dit-il au pâtissier, est-ce que je peux la goûter? », récite George. Simon le Simplet s'en allait tôt pêcher le cachalot. Sa mère lui dit : « Simon, idiot, il n'y a d'eau que dans mon seau. » Fais gaffe, me dit-il, ou tu vas trouver ce que tu cherches.”

Aux urgences, Jane se rend à l'accueil munie de leur attestation d'assurance et du constat de police. Elle explique que son mari a été impliqué dans un accident mortel la veille au soir et qu'il est apparu désorienté à l'arrivée des secours.

“C'est pas ce qui s'est passé, beugle George. Ce putain de 4x4 a fait comme un gros nuage blanc devant moi, je voyais rien au-dessus, rien sur les côtés, j'ai pas pu faire autrement que de taper au travers comme dans un vulgaire bout d'aluminium, un putain de gros coussin. L'airbag m'a rendu le coup, m'a sonné, complètement coupé le souffle, et quand j'ai enfin réussi à sortir, j'ai vu des gens dans l'autre voiture tassés comme des lasagnes. Le gamin à l'arrière n'arrêtait pas de pleurer. J'ai eu envie de lui mettre mon poing dans la figure mais sa mère me regardait, les yeux exorbités.”

Pendant qu'il parle, deux colosses arrivent par-derrière. Il ne voit rien venir. Ils l'empoignent. Il est fort. Se défend.

Quand nous le retrouvons, il est dans un box au fond de la salle, les bras et les jambes attachés à un brancard.

“Vous savez pourquoi vous êtes ici? lui demande un médecin.

— Parce que je vise mal, dit George.

— Vous vous souvenez de ce qui s'est passé?

— C'est plutôt que je n'oublierai jamais. Je suis sorti du travail vers six heures et demie, je me suis mis en route vers la maison, j'ai décidé de m'arrêter manger un morceau, ce qui n'est pas mon habitude, mais j'étais fatigué, ça je veux bien l'admettre. Je ne l'ai pas vue. Dès que j'ai compris que j'avais heurté quelque chose, je me suis arrêté. Je suis resté avec elle. Je ne l'ai jamais

lâchée. Elle s'échappait par en dessous, ça fuyait, comme un moteur cassé. J'ai eu la nausée. Et je l'ai détestée. J'ai détesté son air abasourdi, ce teint pâle, la flaque qui se formait sous elle – je ne savais même pas d'où ça sortait. Il y avait des gens avec des couvertures – d'où elles sortaient, ces couvertures? J'ai entendu des sirènes. Des gens nous contournaient en voiture, je les voyais qui regardaient.

— Qu'est-ce qu'il raconte? dis-je, me demandant si c'est moi qui perds la tête ou si George est totalement déboussolé. Ce n'est pas ce qui s'est passé, ce n'est pas cet accident, c'en est peut-être un autre, mais ce n'est pas le sien.

— George, dit Jane. J'ai lu le constat de police – ce n'est pas ce qui s'est passé. Penses-tu à autre chose? Un rêve ou quelque chose que tu as vu à la télé?”

George n'apporte aucun éclaircissement.

“Des antécédents psychiatriques ou neurologiques?” demande le médecin. Nous secouons tous la tête. “Vous travaillez dans quelle branche?”

— Le droit, dit George. J'ai étudié le droit.

— Si vous nous le laissez pour le moment? On va lui faire passer des examens, dit le médecin, et on en reparle ensuite.”

À nouveau, je passe la nuit chez George et Jane.

Le lendemain matin, sur le chemin de l'hôpital, je m'interroge tout haut : “C'est vraiment le bon endroit pour lui, le service psy?”

— On est en banlieue, dit-elle. Ça ne doit pas être bien dangereux, un service psy de banlieue.”

Il est seul dans sa chambre.

“Comment ça va ce matin? demande Jane.

— C'est le matin? Comment savoir.

— Tu as pris ton petit-déjeuner? demande-t-elle, voyant le plateau devant lui.

— C'est de la bouffe pour chien, dit-il. Emporte-le pour Tessie.

— Ton haleine est infecte – tu t'es lavé les dents? dis-je.

— C'est pas eux qui le font? réplique George. C'est la première fois que je suis dans un HP.

— Ce n'est pas un hôpital psychiatrique, dit Jane. Tu es dans le service psychiatrique, c'est tout.

— Je ne peux pas entrer dans la salle de bains, dit-il. Je ne peux pas me regarder dans le miroir – je ne peux pas.” Il commence à paraître hystérique.

“Tu as besoin d'aide? Je peux t'aider à faire ta toilette, dit Jane, ouvrant la trousse qu'ils lui ont laissée.

— Ne l'oblige pas à faire ça, dis-je. Tu n'es pas un bébé – secoue-toi –, arrête de te comporter comme un zombie.”

Il se met à pleurer. Le ton que j'emploie me surprend moi-même. Je sors. Quand la porte se referme, Jane est en train de passer un gant de toilette sous l'eau.

Ce soir-là, après le travail, Claire passe à l'hôpital avec de la nourriture chinoise pour tout le monde. Pour une Sino-Américaine, Claire est étonnamment peu difficile en matière de cuisine chinoise – pour elle, tout ça, c'est la même chose, des variations sur un même thème. Nous réchauffons les plats dans le micro-ondes portant la mention “Réservé au patient – Pas de produits médicaux”. Nous nous lavons les mains grâce aux bouteilles de désinfectant mousseux qu'on trouve sur tous les murs, dans toutes les pièces. Je n'ose rien poser nulle part, je n'ose pas toucher la moindre surface – tout à coup j'ai peur d'être en train de manger des microbes mortels. Je regarde dans ma barquette et aperçois un ver, le montre discrètement à Claire.

“Ce n'est pas un ver, c'est un grain de riz.

— C'est une larve, dis-je à voix basse.

— T'as un grain.” Elle sort le grain de riz du bout de sa fourchette.

“Depuis quand le riz a-t-il des yeux?

— C'est du poivre, dit-elle en effaçant les yeux.

— T'as acheté ça où?

— Dans ce restau de la Troisième Avenue que tu aimais bien.

— Celui que l'inspection sanitaire a fait fermer? dis-je, quelque peu alarmé.

— T'as un grand voyage qui s'annonce, dit Jane, détournant notre attention.